

Brèves littéraires

Brèves

Le double mur

Daniel Paradis

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, D. (2004). Le double mur. *Brèves littéraires*, (67), 72–75.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DANIEL PARADIS

Le double mur

*Premier prix du Québec
Concours binational de nouvelle Mexique-Québec*

Ce n'est pas tout à fait une aurore boréale : de longs doigts blancs balaient le ciel ; on dirait une pulsation, une étoile qui tente de naître.

Bonjour, mon frère bronzé que je ne connaîtrai jamais. Malgré la distance, je sens tout à coup ta présence dans le monde et nous nous rejoignons de part et d'autre de ce pays devenu dément. Ce soir, dans ma contrée trop froide pour toi, ton existence me coule tout à coup dans le dos, nous nous rejoignons dans cette nappe indélébile au fond des âmes.

Là-bas, ton regard a faim, toutes sortes de faim. Le Rio Grande te fascine et t'écœure, te culpabilise et t'absout. Tes yeux remplis d'étoiles pétillent par-dessus les bateaux de surveillance, les gardes, et même les autres affamés qui, comme toi, cherchent le défaut de la cuirasse.

Sens-tu ma présence toi aussi ? Non, sans doute, tu as trop faim et tu rêves trop fort. Tôt ou tard, tu fonceras dans l'obstacle liquide, pour le meilleur ou pour le pire. Je te parlerais bien de pauvreté et de violence, même là-bas, mais ces mots, usés à la corde

dans ta vie, ont perdu jusqu'à leur sens. Et qui suis-je pour empêcher un papillon de voler, fut-ce à sa perte ?

Tu aurais mal de voir que, de mon côté, la frontière est poreuse : un mur de forêts et de routes que toutes sortes d'animaux traversent... mais pas moi. Cette frontière me longe, me toise, me méprise et je le lui rends bien. Elle et moi sommes deux fauves aux regards torves. Car, tu vois, mes voisins du sud, en proie à une folie subite, déversent leur violence sur le monde. Et menacent ici et là pour donner le change. Tu comprends, ce n'est plus un pays, mais une boîte, un faux-semblant, une raideur. Jadis naïfs et maintenant arrogants, nourris d'idées archaïques et figées, ils distillent leurs rêves pour les vendre, comme d'habitude, à ceux qui ne rêvent plus par eux-mêmes, mais ils masquent mal leurs propres cauchemars.

Tu ne contrôles plus tes tripes, mon frère à la vie bronzée. Tu avances un pied pour apprivoiser l'avenir, te rapprocher encore du pays de cocagne. Tu envies cette eau qui, de l'autre côté, se frotte à ses rives, balaie avec insolence l'espace qui te nargue. Ici, quelques pas suffiraient, tous les papiers en poche, quelques longues formalités et j'y serais dans cet Eldorado de tôle. Ma peau et une de mes langues lui semblent plus acceptables que les tiennes.

Le soleil t'éperonne. Il a sucé ta vie jusqu'à plus soif. « Attends la nuit, comme les autres », te dit-il. « Je n'ai plus rien à extraire de toi. »

Tes rêves latins agitent leurs ailes, impatients de grésiller à la lumière et de laisser derrière les miettes

de pauvreté et la chaleur écrasante de ton labeur. Si tu le veux tellement, si tu n'as rien à perdre, alors bonne chance, frère, mais n'attends pas trop d'étoiles de leur drapeau. Ici, nous habitons le pays du froid, mais il y a plus de glace dans leur mentalité que dans nos arbres. Leur naïveté, poussée à l'extrême, dégage une mauvaise odeur.

Attendre la nuit, que le monde prenne couleur de tristesse, que la profondeur et la largeur du Rio fusionnent en un rideau opaque. Étouffer encore quelques moments avant de se lancer. Plonger pour Alina, pour *mamá*, et tous les « o » et les « a » de ta langue qui chante. Et moi, ici, pieds dans la neige, qui n'ai rien à t'offrir que des « si », des « pourvu que », sans pouvoir désintégrer le déséquilibre des forces. Tu veux croire, car c'est tout ce qu'il te reste. Tu ne dis rien, ta vie a suffisamment crié jusqu'ici. Il n'y a que cette frontière à casser, juste à hauteur d'ambition. Tu penses à tous ces gens qui mangent, bougent dans ce pays, sans souci d'en sortir. Tu accepterais volontiers n'importe quel trou dans ces existences, au-delà de cette distance maudite. Là-bas, les pauvres sont assurément moins pauvres, le soleil est moins cynique et la solitude, plus amicale. C'est ce que disent les images à la télé, dans les livres et dans tes rêves. Et les rêves, comme chacun sait, ne mentent pas.

Douce obsession qui coince tes autres pensées, mais n'as-tu pas l'habitude d'étouffer de toute façon ? Il paraît que c'est plus facile de viser l'Arizona, à cause du terrain, mais tu préfères l'eau. Et puis, le mot Texas résonne depuis assez longtemps dans ta vie et tes projets. Une fois de l'autre côté du Rio, tu sauras

bien te fondre dans les ombres américaines, comme tu l'as fait dans l'obscurité de ton existence. Les étoiles clignotent calmement. Le temps ici ne va pas plus loin.

« Ils ne tirent pas sur les gens », dit le soleil, et tu voudrais bien le croire, mais comment persuader un cœur et un souffle tachetés d'angoisse ? Comment calmer un volcan dans les veines ?

Tu plonges, je le sens à cette subite queue de serpent glacée dans mon dos. Le vent te dénonce à qui mieux mieux, te crie toutes sortes de choses, mais il n'y a plus que le bruit de l'eau contre tes oreilles.

Et voici tout à coup un curieux silence en pointe, en lame, en forme de douleur ! Et je redeviens seul avec le ciel aux dessins froids. Le fleuve n'est pourtant pas si profond. Que t'est-il arrivé ? As-tu seulement coupé le lien ténu entre nous ou celui de ta vie ? Je ne le saurai jamais.

Tu comprends ça ? Ne jamais connaître Alina ni *mamá*. Ne pas savoir si tu respirez encore.

Au-delà de tous les horizons, formons-nous deux yeux d'un même regard ? Quelqu'un vit-il ensemble nos deux vies pour apprendre plus vite ? Suis-je ton nécessaire contraire pour ainsi détester cette frontière que tu convoites et qui a fermé un de nos yeux dans le Rio Grande ?

Les aurores boréales font-elles exploser des vies au bout du monde ? Les doigts continuent à griffer le ciel, à vouloir raconter une histoire. Peut-être la tienne.